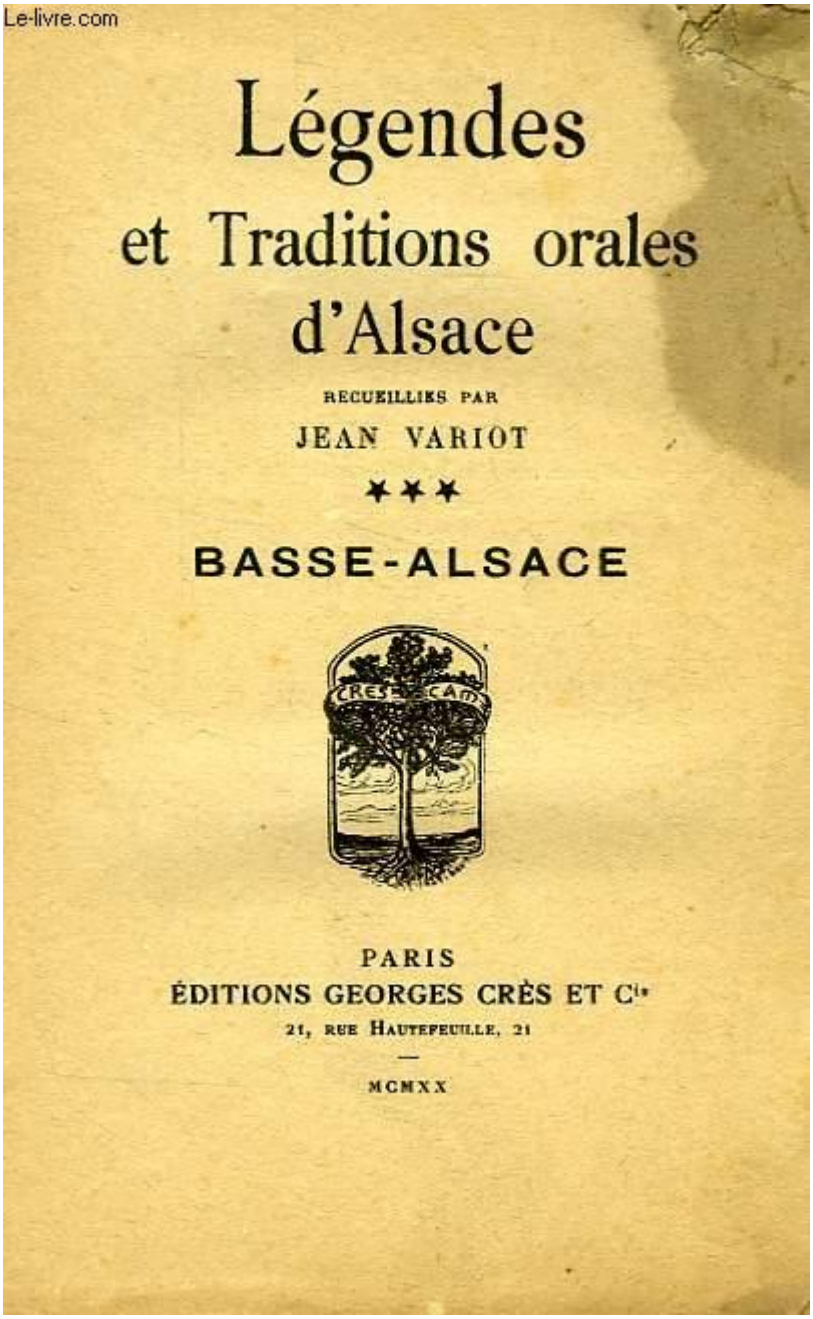
« Les 2 sapins de la sainte Aurélie », conte d’Alsace

écrit par Jules Ferry | 18 décembre 2022

Les 2 sapins de la sainte Aurélie

Ce conte de Noël est en quelque sorte une version masculine et positive de *La petite fille aux allumettes*

Source : Jean Variot, ***Légendes et traditions orales d'Alsace***, tome 3, 1919



Les deux sapins de la Saint Aurélie [Format imprimable (pour imprimer le conte)]

Le soir de Noël, un enfant pauvre allait de porte en porte, il frappait et disait :

Voulez-vous mes deux petits sapins ? Vous y attacherez des boules d'or et des étoiles de papier… C'est bien amusant pour les enfants…

Mais à chaque maison, les gens lui répondaient :

Il est trop tard, il y a longtemps que les arbres de Noël sont achetés !… Passe l'an prochain !

Et l'enfant se désespérait, car il n'y avait pas de pain chez lui. Son père était très vieux, sa mère malade, et les deux autres enfants au berceau. Après bien des demandes et bien des réponses indifférentes ou dures, il se trouva devant la maison d'Eidel le jardinier. A-t-on jamais eu l'idée de vendre des sapins à l'homme dont c'est le métier de les faire pousser ? Le pauvre innocent frappa et la grosse voix d'Eidel lui répondit :

Qui frappe à pareille heure ? L'enfant n'osa répondre.

Mais qui frappe chez moi quand je veux être en paix ? reprit Eidel et ses sabots claquèrent sur le plancher. Il ouvrit sa grande porte, et l'humble quémandeur aperçut un arbre magnifique, tout rutilant, tout chargé de richesses et qui jeta sa vive lueur jusque dans la rue déserte. Et trois enfants assis près d'un bon feu regardaient au foyer la dinde de Noël qui cuisait dans son jus.

Qu'est-ce que tu veux, petit ? demanda Eidel, tu as l'air d'un béjaune avec tes deux sapinots rabougris ! L'enfant se tenait tout triste parce qu'il comprenait que sa dernière espérance s'était envolée

Le froid entre chez moi, reprit le jardinier. Parle vite ou je te ferme la porte au nez !
C'était un homme qui avait le ton bourru. Autant dire qu'il était bon. Il regarda le déshérité qui avait l'âge de ses enfants, et qui, pieds nus dans la neige, n'osait même pas lever les yeux. Il parla d'une voix radoucie.

Que veux-tu ? Je te donnerai suivant mon possible…

Vendre mes deux sapins, pour Noël… mais le vôtre est bien plus beau.

N'importe ! **dit Eidel.** ***Donne-les moi !***

Et il alla quérir une pièce d'or qu'il gardait en réserve dans un tiroir. Ce que voyant, le pauvre petit ne pouvait en croire ses yeux, et pensait que l'homme se moquait de lui.
Mais les enfants lui donnèrent chacun une cuisse de la dinde, et la mère, dans un bol, une part de bonne soupe chaude, et le chien aussi fut aimable pour lui et lécha bonnement ses mains rougies par le froid. Alors, il osa croire à sa joie, il remercia du mieux qu'il put et rentra chez lui, heureux comme une alouette au printemps.
Cependant Eidel, qui n'aimait pas les attendrissements, jeta dans un coin les deux sapins du pauvre, et se mit à table.
Le repas fut bon, la dinde bien cuite, le vin bien frais, puis chacun s'en fut se coucher.

Le lendemain matin, jour de Noël, les enfants d'Eidel se battaient dans la neige, en attendant l'heure de la messe, ils prirent les deux arbustes et par jeu, pour imiter leur père, s'en furent les planter derrière l'église.
Et les cloches sonnèrent. La foule prit place dans la nef et les bas-côtés. Les chants célébraient la gloire du Sauveur des hommes, et le jardinier se disait qu'on n'est jamais trop bon pour les enfants pauvres, puisqu'ils sont les frères véritables de celui qui est né dans une étable parce qu'on ne voulait de lui nulle part.
Mais quand la messe fut dite, quand les cierges furent éteints, l'encens dissipé, l'église déserte, la foule sur la place cria au prodige.

Deux sapins hauts comme le clocher, aux troncs tout droits comme des mâts de navire, aux branches vastes et lourdes,

s’élevaient au ciel.
Et dans l’air pur de Noël, les oiseaux chantaient la gloire des charitables : de ceux qui aiment leur prochain.
Et l’on vit la colombe d’un vitrail s’animer soudain, voler au faîte de chaque sapin, battre les ailes par trois fois et revenir prendre sa place au vitrail chrétien.